

POÉSIE

Le bouvreuil a sifflé dans l'aubépine blanche ;
Les ramiers, deux à deux, ont au loin roucoulé,
Et les petits mugnets, qui sous bois ont perlé,
Embaument les ravins où bleuit la pervenche.

Sous les vieux hêtres verts, dans un frais demi-jour,
Les heureux de vingt ans, les mains entrelacées,
Echangeant, tout rêveurs, des trésors de pensées
Dans un mystérieux et long baiser d'amour.

Les beaux enfants naïfs, trop ingénus encore,
Pour comprendre la vie et ses enchantements
Sont émus en plein cœur de chauds pressentiments
Comme aux rayons d'avril les fleurs avant d'éclore.

Et l'homme ancien qui songe aux printemps d'autrefois,
Oubliant pour un jour le nombre des années,
Ecoute la voix d'or des heures fortunées
Et va silencieux en pleurant sous les bois

ANDRÉ LEMOYNE.

CLARA DUMONT

CLARA DUMONT était une bonne fillette de dix-sept printemps, pleine de cœur et d'esprit, pas trop paresseuse, très attachée à sa tante, Bibiane Lourbec, et de plus jolie à croquer, avec ses joues fraîches, son œil noir et sa belle prestance, ce qui ne gâte rien au dire de beaucoup de gens ; quant à moi, je trouve que souvent cela gâte tout. Mais ça ne me regarde pas, pour le moment.

Clara avait perdu sa mère alors qu'elle n'avait que quelques mois. Elle avait seize ans lorsque son père, un entrepreneur de bâtisses dans les environs de Montréal, se tua en tombant d'un échafaud sur le pavé.

Une police d'assurance de mille piastres sur sa vie fut tout l'héritage qu'il laissa à Clara, et une tante de sa mère, une vieille fille, charitable comme toutes ses pareilles, Bibiane Lourbec la recueillit chez elle.

Bibiane habitait une maison entourée d'un beau jardin, dans un des faubourgs de Montréal.

C'était la bonté même que cette Bibiane. Voyant Clara dans la peine, elle avait trouvé tout naturel de la prendre chez elle.

Elle la traitait comme si elle eut été son enfant ; et elle comptait bien lui donner un jour sa petite propriété et son livret de dépôts à la banque d'épargnes.

Pendant les premiers temps, Bibiane ne cessait d'admirer Clara. Les larmes qu'elle versait au souvenir de ses parents défunts, l'émotion qu'elle éprouvait lorsque quelqu'un lui parlait d'eux, son assiduité au travail, son air sérieux lorsqu'elle lisait, après sa journée faite, dans des beaux livres pleins d'images, que Bibiane croyait être l'histoire de Geneviève de Brabant, ou le conte de la belle Magalonne ou la vie de quelque sainte, tout cela faisait grand plaisir à la bonne tante qui ne haïssait rien tant que les paresseuses, les mijaurées et les têtes folles.

Cependant, au bout d'une semaine, Bibiane commença à s'apercevoir que les lamentations de Clara, au souvenir de ses parents, se ressemblaient toutes, qu'elles avaient un ton à peu près uniforme, quelque chose comme la répétition d'un petit boniment sentimental. Elle se demanda si les tricots fins et les dentelles au crochet étaient bien l'ouvrage d'une pauvre fille. Elle s'informa donc quels étaient ces beaux livres que Clara lisait et relisait si souvent, et celle-ci ayant répondu que c'étaient de beaux romans, Bibiane, qui avait beaucoup de finesse, fit semblant de rien et pria sa nièce de lui en lire quelques pages. Depuis longtemps déjà, la vue fatiguée de Bibiane ne lui permettait plus de lire, et encore à l'aide de fortes lunettes, que son *Formulaire de prières*, imprimé en caractères très gros.

Clara se rendit de bonne grâce à la demande de sa tante. Elle lui lut l'histoire d'une faiseuse de manchons, que la Providence avait douée de tous les dons. Après une foule d'aventures, toutes plus invraisemblables les unes que les autres, dont quelques-unes assez scabreuses, Hélène Brinborion, c'était le nom de l'héroïne, épousait un avocat, député aux Communes, et finalement devint la

femme d'un chevalier Compagnon de l'Ordre du Chameau Bleu et ministre fédéral, après un voyage assez accidenté.

Le lendemain, quand Clara recommença ses jérémiades sur son défunt père et sa défunte mère :

— Ma bonne enfant, lui dit Bibiane, je connais et j'apprécie votre amour pour vos parents qui ne sont plus ; mais ceux qui ne vous connaissent pas douteraient certainement de votre sincérité s'ils vous voyaient avec ces airs qui sentent le théâtre. Quand on a beaucoup de peine, on pleure d'avantage et l'on parle moins. Il ne suffit pas d'être vraie, il faut être naturelle. Or, vous avez un petit air prétentieux qui déplaît, on dirait que vous récitez un rôle !

Clara baissa la tête et se mordit les lèvres.

Ce fut bien autre chose quand tante Bibiane ajouta :

— Ma pauvre enfant, j'ai encore beaucoup de choses à vous dire. Je regrette d'avoir à vous causer de la peine, mais il vaut mieux que je vous dise de suite tout ce que je pense.

« Désormais, si vous voulez me faire plaisir, vous abandonnez vos dentelles et vos tricots fins, pour ne les prendre que le mardi, à titre de récréation. Le reste de la semaine, vous vous occuperez du ménage, vous raccommoderez nos chemises et nos bas ; vous vous occuperez de nos volailles, ce que je ne puis plus faire à cause de mon âge, mais qui convient à merveille à une grande fille qui se destine à épouser un jour quelque honnête cultivateur. »

A ce mot de *cultivateur*, Clara fit la grimace.

— Je sais bien, reprit Bibiane, que ce ne sont point là vos rêves. Mais il ne s'agit pas de tous les châteaux en Espagne qui hantent votre imagination. Il s'agit plutôt de votre avenir, de ce qui est possible et raisonnable, de vous préparer enfin au rôle que vous a destiné le bon Dieu. La fille d'un entrepreneur doit épouser un cultivateur.

— Jamais de la vie ! répondit Clara, en prenant une pose d'actrice. On m'a trop souvent dit chez papa qu'avec une instruction comme celle que je possède, je pouvais arriver très haut.

— Hélas ! reprit tante Bibiane. Pourtant, ce qu'il y a de sûr, c'est que ce soir je jetterai au poêle tous les infâmes romans.

— Cela ne me fait ni chaud ni froid, ma tante, dit la fillette. Je les sais par cœur. J'en composerai si je voulais.

Et elle entama l'histoire abracadabrante d'une rouleuse de cigares qui fut recherchée en même temps par un major de l'armée anglaise, un capitaine de navire et un aide-de-camp du gouverneur.

— Mon Dieu ! interrompit Bibiane, comment faire pour mettre un peu de raison dans cette tête-là ?

Clara, qui n'était pas méchante, se mit résolument à la besogne que lui avait tracée sa tante. Elle se dit qu'il fallait bien être reconnaissante pour celle qui se montrait si bonne et qui pouvait au besoin fournir une petite dot. Néanmoins, tout en cessant de lire des romans, elle n'oublia pas ceux qu'elle avait lus, et ne chassa pas de son esprit toutes les sottises qu'ils y avaient accumulées.

Elle ne pouvait se faire à l'idée d'épouser un homme endurci au travail.

Ce qui lui fallait, à elle, c'était un beau galant, tiré à quatre épingles, riche, de haute naissance et surtout un mari qui adorât sa femme depuis le matin jusqu'au soir.

Clara n'avoua jamais cette prétention à sa tante, mais celle-ci lui ayant proposé, l'un après l'autre, alors qu'elle eut atteint ses dix-huit ans, un marchand, un mécanicien, un jardinier et un agriculteur, Clara les reçut avec tant de hauteur, que tante Bibiane jugea que sa nièce avait encore la tête remplie d'idées romanesques.

Clara se fit ainsi en peu de temps une réputation de fille excentrique, de sorte que personne ne se présenta désormais pour la demander en mariage.

Cet espèce d'isolement choquait bien un peu ses susceptibilités, mais elle s'en consolait dans l'espérance de voir un jour son idéal de mari.

Avec cette espérance elle atteignit vingt-et-un ans, puis vingt-deux.

Bibiane Lourbec, dont l'âge avait alourdi le pas, se désolait à la pensée que sa nièce qu'elle aimait tendrement n'avait pas encore un protecteur convenable, un honnête garçon.

Bibiane Lourbec mourut le jour même où Clara avait ses vingt-quatre ans. Avant de quitter ce bas monde elle fit un testament assez curieux, rédigé par maître Bourbonnet, notaire public, à Montréal. En voici les principales dispositions :

Je lègue à ma chère nièce, Clara Dumont, la propriété que nous habitons toutes les deux et toute ma lingerie et ma vaisselle ; mes volailles, ma vache, mon cheval et ma petite charrette à ressorts, à la condition qu'elle ne vende jamais la dite propriété.

Je lègue en outre à la dite Clara Dumont mon dépôt d'argent à la banque d'Épargnes.

Enfin, je lui lègue une maison en briques, à deux étages, quitte et claire, sise et située rue Sainte-Marie, à Montréal, et portant le No. de la dite rue et le No. du cadastre de la dite ville, à la condition qu'elle se mariera dans deux ans, à dater du jour de ma mort et que deux ans après son mariage elle déclarera devant un témoin à maître Bourbonnet qu'elle est heureuse en ménage.

Faute de quoi, je lègue la dite maison à la société de St-Vincent de Paul, pour en faire l'usage qu'il lui plaira, à moins que Clara, s'étant mariée, elle n'ait au moins deux enfants de son mariage, auquel cas je désire qu'à ces enfants appartienne la dite maison.

Ces dispositions testamentaires indiquaient chez tante Bibiane un grand esprit de prévoyance, une espèce de seconde vue. Elle devinait que, étant disparue de ce monde et laissant sa nièce sans guide, celle-ci commettrait un jour ou l'autre quelque bétise.

STANISLAS COTÉ.

(La fin au prochain numéro)

LITTÉRATURE NOUVELLE

ES lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ apprendront avec plaisir que notre collaborateur, M. S. Coté, vient de composer un drame qui a pour titre : *La chasse à l'héritage*, et que l'Union des Commis-Marchands fera représenter à sa grande soirée d'octobre prochain.

Dans cette pièce, qui est une étude de mœurs canadiennes, l'auteur a déployé une verve que l'on soupçonnait bien, mais que l'on ne connaissait pas encore assez. Il y flagelle sérieusement un vice de notre société, le jeu et les tripots de jeu.

Nous réservons à plus tard notre appréciation détaillée de ce drame, mais nous pouvons dire de suite, qu'il mérite certainement d'être représenté, parce qu'il est bien fait, bien écrit et rempli de situations émouvantes.

A la même soirée sera représentée une jolie comédie : *Le retour d'un volontaire*, due à la plume d'un écrivain que nos lecteurs connaissent déjà, mais qui ne veut pas dire son nom pour le moment. Cette comédie, que nous connaissons, est pleine de brio et la note patriotique y est amenée avec beaucoup d'art.

X. X.

LE MOIS D'AOUT

(Voir gravures)

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe.

Mais quand les blés sont mûrs, depuis longtemps déjà les couvées ont pris l'essor, à moins que les couples ne se soient attardés en leurs amours. En ce cas, malheur à leur progéniture, car le mois d'août est le mois de la moisson, le mois où les grands épis blonds tombent, avec les fleurettes rouges et bleues, sous le tranchant de la faux ou les dents de la faucille. Alors il faut fuir ; « vole-tant, se culbutant » au plus vite, toute la maisonnée, sous peine de mort, doit déloger sans trompettes.

M. Habert Dys a fort bien rendu, en son gracieux et aimable dessin, ce petit drame de la moisson, du mois d'août. Tout y est d'une touche fine et délicate, tout y est léger et frais, même les figures des moissonneurs, entrevues derrière les hautes tiges des graminées suant et haletant, à l'heure où le soleil, dans le ciel d'un bleu pâle, lance sur la terre des rayons d'une implacable intensité.

Il n'y a pas de mathématicien capable de mesurer la bêtise humaine. Elle est insondable comme l'infini !